

BAGATELLE

Et la chamade des cœurs perdus

BAGATELLE

ET LA CHAMADE DES CŒURS PERDUS

Luca Tahtieazym

Copyright Luca Tahtieazym © août 2016

N°ISBN 979-10-359-0531-6

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

Je ne voulais que vivre ce qui spontanément voulait
surgir de moi. Pourquoi était-ce si difficile ?

Hermann Hesse

On m'a trop donné, bien avant l'envie.

J'ai oublié mes rêves et les mercis.

Johnny Hallyday

Pour trouver le bonheur, il faut risquer le malheur. Si
vous voulez être heureux, il ne faut pas chercher à fuir
le malheur à tout prix. Il faut plutôt chercher comment
– et grâce à qui – l'on pourra le surmonter.

Boris Cyrulnik

Vivre n'importe comment, mais vivre !

Fiodor Dostoïevski

Oui, je sais, Cyrulnik, Dostoïevski et Johnny sur la
même page, ça pique un peu les yeux...

Ils sont nombreux, ceux qui s'émeuvent à la vue d'un angélique bambin débordant d'énergie. Cet entrain, cette pétulance dans le regard, cette innocence dans chacun de ses gestes. Tout cela nous confronte à nos nombreux échecs et nous place face au reflet pervers de notre propre corruption. Rien de plus rassurant qu'un enfant pour se convaincre que le monde ne va pas si mal que ça.

Moi, les bambins, il faut que je me retienne pour ne pas les biffer.

Oh ! je ne parle pas de leur coller la gifle du siècle, non ; simplement une bonne calotte – ou en aller et retour, ça j'aime bien aussi, ce doit être la répétition qui provoque un son qui m'interpelle ; pédagogue, non, mais mélomane, si –, le genre de mornifle qui vaut tous les discours. Je me suis toujours demandé quand l'administration d'une bonne gifle devait être envisagée. Je n'ai pas d'enfants et donc, je dois reconnaître que mon expérience en la matière est plutôt limitée. Ce qui ne m'empêchera pas d'en parler, figurez-vous, les hommes politiques parlent bien d'intégrité, non ? Revenons-en aux charmants enfants. Cette scène, je l'ai vue mille fois : un gamin refuse d'obéir, son père ou sa mère le tance avec vigueur et la menace fuse, implacable et péremptoire : « je ne te le dirai pas

trois fois, si tu ne viens pas ici tout de suite, je te jure que tu vas t'en prendre une ! » Un quart d'heure plus tard, après non pas trois, mais une bonne quinzaine d'ordres répétés avec une voix de plus en plus excédée, le parent qui a renoncé paraît plus... comment dire... plus *vieux*, c'est ça. Vieux et abattu. Il était père, il vient de gagner une génération d'un seul coup, passant au stade grand-père résigné. C'est une métamorphose qui se détecte à la posture des épaules ; elles s'affaissent à chaque fois que le marmot ignore ouvertement les directives de son paternel. Et le pauvre vieux finit complètement avachi, comme une vieille figue bien mûre qui vient de tomber au sol. Oui, un père, c'est ça : une figue mollassse qui s'est explosée sur le sol.

Pourquoi n'est-elle pas venue, la claque promise ? Je sais bien que ce comportement légèrement disproportionné n'est pas dans l'air du temps, mais que voulez-vous, à mon corps défendant, j'ai toujours vogué à contre-courant – et j'ai souvent bu la tasse, d'ailleurs... À force de la promettre et de ne pas la donner, cette taloche, le parent aimant et moderne, il doit bien se rendre compte que ses sermones perdent de leur caractère dissuasif, non ? Dans « dernière sommation », il y a bien le mot « dernière » ou c'est moi qui ergote ? Alors, attention, soyons clairs, je ne suis pas en train de faire l'apologie de la calotte, mais... En fait, si.

Là, dans cette salle d'attente, le gosse était assis sur une chaise bancale. Les minutes s'égrenaient lentement, et je crevais d'envie de secouer le sablier. Je pensais qu'il cesserait de lui-même de se balancer ainsi, mettant un terme au bruit irritant du pied de la chaise bancale martelant le vieux carrelage ébréché – ce carrelage, vous le connaissez, je vous assure : des pavés aux couleurs désuètes qui étaient à la mode dans les années soixante, jaunes et orange – un jaune pisse et un orange... ben un orange pisse aussi. On est dans les années quatre-vingt, bon sang ! L'ère du bon goût et des innovations capillaires ! Je me suis toujours

dit que les médecins devaient avoir du mal à joindre les deux bouts pour ne jamais rafraîchir leur salle d'attente. Peut-être dépensent-ils trop pour entretenir leur Porsche 944. Tout à l'heure, une fois que je serai passé entre les mains manucurées du docteur Philibert, il faudra que je pense à lui laisser un joli pourboire. J'ai toujours eu beaucoup de compassion pour les nécessiteux.

J'en reviens à la maman et son enfant : allait-elle d'elle-même signaler à son gamin que se balancer de la sorte agaçait les autres personnes présentes dans la pièce ? Ben non. Cinq minutes déjà que le métronome martyrisait mes pauvres tympans.

Je jugeais sa mère en la fixant ouvertement, mais elle ne le remarqua pas. Elle était assise à droite de son rejeton, concentrée sur les passionnantes révélations sur la famille royale britannique relatées dans le magazine qu'elle compulsait avec ferveur. Les informations devaient être vraiment fracassantes pour qu'elle fût aussi attentive. Je n'y connaissais pas grand-chose moi, aux mœurs des rois et des reines – je m'étonnais même qu'il y en eût encore qui eussent toujours leur tête sur les épaules, je croyais qu'on les avait tous raccourcis ; je n'ai jamais été bon en Histoire... J'avais moi-même jeté un coup d'œil sur une revue, mais lorsque je m'étais aperçu qu'il s'agissait d'une parution vieille de plus de cinq ans, je l'avais négligée. J'avais maintenant la conviction qu'il devait y avoir quelque part une association caritative qui se chargeait de récolter à travers tout le territoire de vieux périodiques – toujours les mêmes thèmes : people ou automobile – pour les redistribuer aux praticiens dont les bourses vides ne leur permettaient pas de s'équiper correctement. Tous les magazines étaient anciens, encore une preuve de la pauvreté manifeste de ce médecin. Finalement, la Porsche 944 garée tous les jours devant son cabinet ne lui appartenait peut-être pas.

Et pourquoi ne pas lui demander tout simplement, à cette mère obnubilée par la soif de culture, d'enjoindre son fils à calmer ses tremblements intempestifs, me direz-vous ? La réponse est simple : c'est comme ça. Il y a des milliers de choses logiques, de ces comportements cohérents qu'on *sait* devoir tenir dans ces circonstances. Et pourtant, on a beau se dire que toute personne sensée agirait ainsi, on n'ose pas. Ce n'eût pourtant pas été très compliqué. Un simple « Madame, pourriez-vous demander à votre fils de ne plus s'agiter ainsi sur sa chaise, s'il-vous plaît ? » eût suffi. J'aurais même pu y rajouter une petite touche hypocrite qui m'eût évité une éventuelle remarque désobligeante de la matrone, un truc du genre « la chaise n'a pas l'air solide, j'ai peur qu'elle se casse et qu'il se fasse mal ». Pas mal, ça, non ? Mieux que le « si votre gamin ne s'arrête pas, je lui dévisse la caboche » qui me brûlait les lèvres.

Un petit cinéma mental se déroulait dans mon esprit chiffonné. Dans cette séance, je me levais, giflais le même et me faisais acclamer par les patients. J'aimais qu'on m'applaudît à tout rompre. « J'ai failli le faire, mais je n'osais pas, oh merci Monsieur ! » ou « Tenez, Monsieur, ce billet de mille francs est pour vous. Si, si, pour vous remercier ! » ou « Voici mon adresse, venez quand vous le voudrez, je suis tellement émoustillée par votre réaction que je suis toute à vous ! »

Deux précisions : oui, je sais que les billets de mille francs n'existent pas – en tout cas pas les vrais, j'ai un ami qui en possède quelques-uns, mais il les fabrique lui-même. On est dans mon rêve, non ? Je fais ce que je veux, dans mes rêves. Et secundo : la patiente qui me donne son adresse est une vamp sublime, avec des jambes interminables, un chemisier blanc sexy sans être vulgaire, une chevelure blonde affriolante avec des boucles qui descendent en cascade dans sa nuque, et des lunettes qui lui donnent un côté intellectuel qui contraste avec l'autre tenue dans laquelle on l'imagine, ma groupie hystérique,

c'est-à-dire pas de tenue du tout. C'est dit, ça vous évitera de vous faire vos propres films.

Où en étais-je ? Oui ! La saleté de gosse, voilà. En conclusion, deux choses que je ne fis pas : demander à la génitrice de la saleté d'intervenir et me lever pour lui coller une mandale moi-même. Je pris sur moi. « Prendre sur soi », cela signifie grincer des dents, se mordiller la lèvre inférieure avec nervosité et soupirer bruyamment. Parfois, j'interrompais ma bouderie pour grignoter les petites peaux que j'avais autour des ongles. Nous sommes nombreux à faire ça, non ? Se boulotter la viande des mains, c'est une manie que nous sommes plusieurs à partager, j'en suis convaincu. Non ? Posez ce livre ou cette liseuse – surtout n'oubliez pas de le ou la reprendre après – et regardez un peu l'état de vos pognes. C'est bon ?

Que faire ? Penser à autre chose. Mais oui, bien sûr, elle était là, la solution ! Penser à autre chose pour oublier le moment présent. En ce jour solennel, là, je me maudis d'avoir toujours considéré les maîtres yogi comme les dignes successeurs des clowns qui étaient à la mode à une certaine époque – qui oserait affirmer que Zavatta n'était pas *zen* ? Le yoga, pour moi, c'était comme le quinoa : tendance et ridicule. Pourtant, au milieu de cette pièce vieillotte qui sentait le camphre, j'aurais aimé être capable de m'évader dans des songes plaisants – donc érotiques. Je ne sais pas si le yoga et l'érotisme se marient bien, mais pour le bien de ce prologue qui n'en finit pas, on va faire comme si c'était le cas.

Et puis, elle fut là. Oui, elle. Voyez-vous de qui je veux parler ? Non ? Elle, là ! La mouche !

Mais oui, celle-là, la mouche qui bourdonne alors qu'on est en public. Et qui nous tourne autour. On prie le Dieu des mouches de confier à sa brebis égarée une tâche qui l'obligerait à s'éloigner. Le plus souvent cette mouche, elle sévit au restaurant. Elle est toujours là lorsque nous nous trouvons en